

INTRODUCTION

Grâce aux ouvrages déjà parus et aux visites régulières des confréries de derviches tourneurs, Mawlanā Djalāl al-Dīn Rūmī n'est plus un inconnu pour le public français. Il est même devenu, pour qui s'intéresse au sujet, une figure familière de la littérature musulmane.

La richesse du catalogue des œuvres traduites ne cessant de s'accroître, les travaux universitaires se succédant, on peut désormais disposer d'un vaste panorama de cette littérature. Toutefois, les civilisations orientale et occidentale n'abordent pas de la même manière ce qui touche à la religion, à la sagesse ou à la connaissance. C'est pourquoi il est souvent difficile pour le lecteur occidental de situer les grands poètes de l'Islam. Ne sont-ils que des poètes? Ne sont-ils pas aussi des mystiques? Leurs œuvres ont-elles un sens ésotérique? Toutes questions qui s'appliquent évidemment aux ouvrages de Mawlanā Djalāl al-Dīn Rūmī, qui peut apparaître dans un même texte comme un poète, un mystique et un sage.

Cette diversité des angles d'approche de la littérature soufie fait clairement comprendre que le soufisme ne saurait être réduit à une doctrine, si clairement formulée soit-elle. Le soufisme se compose de plusieurs traditions, sensiblement différentes les unes des autres mais qui ont toutes en commun leur attachement aux principes fondamentaux de l'Islam.

Dès le début de l'Islam, les vies « exemplaires » de certains fidèles influencèrent profondément la tradition.

Si on se réfère à des ouvrages comme le Mémorial des saints de Farid-uddin Attar, au Kach-al-Mahdjub de Hudj Wiri ou encore au Risale de Kusheyri, on constate que tous datent du x^e siècle et qu'ils contiennent tous trois des hagiographies des premiers soufis. On constate également que ces premiers soufis vivaient de manière ascétique et qu'ils étaient aussi détachés des biens de ce monde qu'attachés au prophète de l'Islam. Enfin, chacun de ces ouvrages contient une véritable mise en garde contre la dégénérescence du soufisme. Le but des auteurs est autant de fixer une tradition que de donner un exemple.

C'est qu'à l'époque la traduction des ouvrages des philosophes grecs et des sages hindous avait engendré chez les soufis une grande multiplicité de courants de pensée, au détriment parfois de la certitude originelle. La référence aux premiers fidèles paraissait ainsi nécessaire pour retrouver son chemin dans les méandres des tendances.

Chacun de ces premiers soufis, initiateur de longues traditions (dont certaines se perpétuent encore), descendait directement du prophète. Cette filiation traditionnelle ainsi que la relation maître à disciple permettent au fidèle de se rattacher aux origines de l'Islam, qui peut alors s'incarner. On voit la différence entre cette approche et celle, plus désincarnée, qui consiste à aborder la religion par les écrits qu'elle a suscités.

Les confréries (Tarikat) se sont donc multipliées. Les lieux de réunions (Tekke ou Zaviga) également. Se multiplièrent aussi les œuvres littéraires, les coutumes et les rites. C'est tout cet héritage qui constitue ce que nous appelons le soufisme.

Le soufisme fut souvent décrié pour son penchant pour les arts et tenu à l'écart par l'Islam orthodoxe. Ce fut le prétexte d'innombrables querelles et Rûmî, du fait de l'importance qu'il donnait à la musique, fut certainement l'un des plus critiqués.

Avant la venue des Mongols, l'Afghanistan d'aujourd'hui était le berceau d'une riche civilisation et la ville de Balkh était, parmi ses cités, l'une des plus importantes par son rayonnement. Bahaeddin Veled, le père de Rūmī, y était considéré comme le plus grand savant de l'Islam. On lui attribuait le nom de sultan i Ulema (sultan des savants). Le sultan de cette contrée était sous l'influence d'un autre savant, Farreddin Razi, qui défendait la cause des philosophes de l'Islam. Le père de Rūmī, adversaire irréductible de cette tendance, décida alors de quitter le pays et certains prétendirent par la suite que l'invasion des Mongols fut pour le sultan un châtiement pour n'avoir pas reconnu le grand savant qu'abritaient les murs de sa cité.

La petite caravane, formée du maître, de sa famille et de ses disciples, se rendit d'abord à La Mecque. Puis elle vint s'installer en Anatolie. C'était l'époque du règne des sultans seldjoukides et Bahaeddin Veled comptait y recevoir un accueil plus favorable. Après un bref séjour dans la ville de Karaman, la famille de Rūmī, sur l'invitation du sultan Allaeddin Keykubad, se fixa dans la ville de Konya, capitale de l'empire seldjoukide. Rūmī était déjà père de deux enfants.

Bahaeddin Veled trouva la mort deux ans plus tard mais la brièveté de son séjour à Konya lui avait cependant permis de s'attirer l'estime et l'affection du sultan, des nobles et de la population. Les disciples de Bahaeddin Veled se regroupèrent alors autour de son fils Rūmī, déjà considéré par tous comme un grand savant.

Un an plus tard, Rūmī reçut la visite d'un ancien disciple de son père, Seyyid Burhaneddin. Celui-ci lui dit : « Sans doute es-tu incomparable par ton savoir mais ton père avait quelque chose de plus que toi. C'était un homme dans toute son essence et c'est cela qui te fait défaut. »

Pendant neuf années, Rūmī fut le disciple de Burhaneddin. Ce fut pour lui une période de maturation et de

parachèvement et, quand Burhaneddin partit au bout de neuf ans, il était devenu un savant unanimement respecté.

Mais l'apparition d'un autre personnage, Shems eddin Tabrizi, vint bouleverser l'existence de cet austère théologien. Ce qui se passa entre ces deux hommes, cette communion, cette extase et cette joie, défie l'explication et reste un mystère. La réalité de la chose est pourtant prouvée par les profonds changements qu'apporta Rūmī dans sa vie et qui transparaissent dans ses œuvres. Par la suite, bien des écrivains et des historiens tentèrent de percer ce mystère. Cette période vécue aux côtés de Shems eddin fut la plus exaltante pour Rūmī et la disparition de Shems eddin le laissa dans un état de grand chagrin et de profonde nostalgie, qui s'exprima par un jaillissement de poèmes.

Plus tard, Rūmī fit la connaissance d'un bijoutier, Salahaddin Zerkoubi. Un jour, entendant le son des marteaux qui travaillaient l'or dans l'atelier de son ami, Rūmī crut entendre une invocation du nom d'Allah et, pris d'une grande émotion, il se mit à danser au beau milieu du bazar. Cette danse devint plus tard la danse rituelle de ses disciples, connus en Europe sous le nom de derviches tourneurs.

L'amitié de Rūmī pour ce bijoutier inaugura une nouvelle période dans sa vie, marquée par de multiples réunions de fidèles, durant parfois plusieurs jours et plusieurs nuits d'affilée, au cours desquelles les larmes d'extase se mêlaient à la musique, à la poésie et à la danse. Neuf autres années passèrent ainsi, dans la folie et dans l'extase, jusqu'à la disparition de Salahaddin. Un énorme recueil de poèmes (Le Divan de Shems i-Tabrizi), dédié à Shems eddin i-Tabrizi, témoigne de cette période.

Rūmī avait alors coutume de dire que Shems était le soleil et que Salahaddin était la lune grâce à laquelle, dans l'obscurité, il retrouvait l'éclat du soleil. Après la disparition de Salahaddin, il rencontra Celebi Husameddin. Il le nomma successeur de Salahaddin et manifesta

pour lui un attachement empreint du plus profond respect.

Un jour, Celebi dit à Rūmī : « Mes disciples étudient les œuvres de Hakim Senai (mort en 1131) ou de Farrideddin Attar (mort en 1230). Il serait désormais souhaitable qu'il puissent étudier une œuvre de toi ! »

Rūmī sortit alors de son turban un feuillet sur lequel étaient écrits les dix-huit premiers distiques de cet immense ouvrage qu'allait devenir le Mesnevi. Le nom de Mesnevi désigne la forme d'un poème composé de distiques. C'est une partie de cet ouvrage que nous présentons ici, et, plus précisément, les contes que Rūmī utilisait pour illustrer son enseignement.

Rūmī dictait son poème, en tout lieu, à toute heure du jour ou de la nuit, et Celebi le transcrivait. Les questions de Celebi, les arguments d'un contradicteur, imaginaire ou réel, les péripéties de la vie quotidienne, tout cela provoquait l'inspiration de Rūmī et venait enrichir son Mesnevi.

Les joies, les vaines tristesses, les désirs, les déconvenues, la fierté, l'orgueil, la maturité et les enfantillages, le mensonge et la vérité, bref, tout ce qui concerne l'homme est présent dans cet ouvrage. Les versets du Coran, les hadiths (paroles du prophète), les légendes bibliques, les contes hindous ou bouddhistes ainsi que la vie de tous les jours sont un prétexte pour parler de l'être humain. Ce chef-d'œuvre réunit dans ses vingt-quatre mille distiques toutes les notions de sagesse. L'Islam tout entier fut marqué par cet ouvrage.

Après la disparition de Rūmī, en 1273, ses descendants lui succédèrent. Ce fut le début d'une véritable dynastie spirituelle et d'une éclosion de nombreuses confréries qui, par centaines, se propagèrent dans le monde musulman et dans tout l'Empire ottoman.

Considéré comme un commentaire du Coran, le Mesnevi ne fut pas seulement étudié dans le cadre des confréries, mais aussi dans les mosquées. Des commentaires et des traductions (la langue d'origine est le persan)

virent le jour et le Mesnevi devint l'une des sources reconnues de l'enseignement traditionnel.

Les confréries disparurent officiellement en 1925, la loi interdisant aux soufis toute activité dans la jeune République turque. En dépit de cette interdiction, la tradition se perpétua au cours de réunions privées. J'ai eu la chance, par mon père, qui participait à ces réunions, de connaître ainsi les derniers moments d'une tradition presque millénaire. La musique et la danse tenaient une grande place dans ces réunions. La conversation était fréquemment émaillée de citations de Rûmî et les contes du Mesnevi souvent évoqués. J'eus également l'occasion d'assister à des lectures du Mesnevi, commentées par le dernier Mesnevihan (commentateur du Mesnevi), Mithat-Bahari.

En souvenir de ces années de contact avec cette tradition, il m'est arrivé de lire des extraits du Mesnevi devant un cercle d'amis. A travers les contes que j'évoquais pour eux, je vis alors un intérêt se manifester et s'exprimer le souhait de pouvoir jouir de l'œuvre dans sa totalité. C'est ainsi que Pierre Maniez a bien voulu noter les contes que je lui traduisais.

S'il existe une traduction anglaise du Mesnevi, par le professeur Nicholson, rien n'existe en langue française. Une traduction littéraire de cet ouvrage représentant une immense tâche, nous avons sélectionné les sections narratives. Ces contes étaient bien souvent emboîtés les uns dans les autres. Nous les avons séparés afin d'en rendre la lecture plus facile.

Le terme d'adaptation nous paraît par ailleurs plus juste que le mot traduction. La première raison en est que nous avons choisi des passages et, à l'intérieur de ces passages, supprimé ce qui ne nous paraissait pas indispensable à la clarté du récit, ou au contraire rajouté une brève explication. Par ailleurs, nombre de termes de la langue persane ou turque sont sans strict équivalent en langue française, ce qui nous a amené, toujours pour des raisons de clarté, à employer des périphrases, voire à

expliquer, à l'intérieur d'un conte, tel ou tel terme. Enfin, il faut se rappeler que le Mesnevi est un poème, avec ses vers et son rythme. Il nous a semblé que tel agencement de phrases, justifié par la forme et par la langue, pouvait perdre de son intérêt dans la traduction. Là encore, nous avons supprimé ou interverti, nous attachant, dans la mesure du possible, à privilégier la signification de chaque conte. Si, comme nous l'espérons, une traduction littérale de cet ouvrage devait être entreprise, notre travail pourra servir de fil conducteur pour une meilleure compréhension de ce poème.

J'ai accompagné, en tant que musicien, des cérémonies de derviches tourneurs, que ce soit en Turquie ou en Occident lors de tournées. Et j'ai eu, à cette occasion, à rencontrer des membres de groupes mystiques occidentaux. J'ai pu me rendre compte, à mon grand étonnement, que la référence à Rûmî était quasi universelle et que chacun se servait de lui pour justifier et étayer son propre dogme. Des écrivains à leur tour ont fait de Rûmî un objet de recherche métaphysique à leur façon. Bien entendu, aucune de ces interprétations ou compréhensions n'est en lien direct avec le monde musulman ou avec la tradition. Bien des ouvrages sur Rûmî noient son enseignement simple et accessible dans un langage extrêmement complexe et ésotérique au mauvais sens du terme. C'est la raison pour laquelle nous avons toujours préféré garder des tournures simples et populaires, d'abord parce que c'est le cas dans l'original, et puis pour éviter, par une formulation maniérée ou sophistiquée, d'empêcher la multiplicité des interprétations possibles, qui est le propre de cette œuvre.

Ahmed Kudsi-Erguner